
Willem Elsschot (1882-1960)

Entre rêve et réalité

UN jour, Elsschot remit à son fils («Papa, tu pourrais faire mon devoir?») une rédaction où il commentait l'un de ses propres romans, *Kaas* (Fromage); c'était une analyse éblouissante.

Note obtenue: 6. L'appréciation du professeur reflétait parfaitement l'opinion du lecteur flamand. Opinion bien injuste!

Au vu de la dizaine de poèmes qu'il a écrits jusqu'en 1910, Elsschot s'affirme comme l'auteur le plus nettement autobiographique de sa génération. Ce solitaire hypersensible et introverti considère du haut de sa tour d'ivoire le monde qui est le sien, celui d'hommes d'affaires sans cœur et sans merci. Mais toute révolte contre ce monde s'avère impossible, et Elsschot ne peut étancher sa soif de sympathie et de compréhension. Car même sur le plan social, il connaît désormais ce pénible divorce entre «rêve et réalité». Au fond de sa conscience, il se range sans ambiguïté du côté des humbles et des exploités, mais ses origines et ses activités professionnelles le poussent dans le camp des oppresseurs sans scrupules: cette fatalité personnelle pèsera sur Elsschot sa vie durant. Que lui reste-t-il, sinon de louer l'astuce - autrement dit la roublardise - en affaires, mais avec assez d'ironie pour prendre ses distances et manifester son aversion, entraînant le lecteur avec lui.

Dans la poésie de ses débuts, Elsschot cherche à se libérer d'une oppression intérieure; dans son premier roman, *Villa des Roses*, il tente d'exorciser l'aversion que lui inspire la bêtise humaine. Nous reviendrons plus loin sur sa poésie. *Villa des Roses*, récit nourri des souvenirs du séjour qu'Elsschot effectua dans une pension parisienne du même nom, est la chroni-

que sartrienne d'un «huis clos», ramassis d'individus excentriques qui, matériellement et moralement, s'abusent eux-mêmes ou abusent leurs compagnons d'infortune. Argent et bonne foi sont deux denrées également rares dans cette pension, ce qui n'empêche pas ses habitants de rechercher la première par tous moyens, et avec des fortunes diverses. De la bonne foi, on en trouve tout de même chez Louise, la servante. Sa funeste aventure avec l'un des pensionnaires, l'Allemand (!) Grünewald, forme le motif principal de cette chronique. Le déroulement de cette histoire est ménagé avec tant de discrétion que c'est seulement à la fin du livre que le tragique l'emporte. Selon une technique chère à Elsschot, c'est une idylle innocente au début qui conduit la jeune fille insensiblement mais inéluctablement à sa perte. A petites touches, en contrepoint aux autres intrigues de la pension, l'auteur souligne et approfondit le contraste - autre élément caractéristique de son œuvre - entre la gravité et l'abnégation qui caractérisent l'amour de Louise pour son Allemand, et le mélange de rouerie, de calcul et de légèreté avec lequel celui-ci séduit son amie de rencontre, abuse de ses sentiments avant de l'abandonner à son triste sort - après un avortement et dans les affres d'un incurable chagrin d'amour. Pourtant Louise ne maudit pas son amant infidèle; après le départ de Grünewald, elle lui écrit une longue lettre qui occupe les dernières pages du roman, et qui s'achève ainsi:

«Je me suis trop fiée à ta bonté pour pouvoir supporter cette séparation projetée en secret, puis mise à exécution; et avoue que je n'avais pas tort d'être sceptique et de pleurer quand tu es venu me dire que l'un des deux aime toujours plus que l'autre, et que tu étais celui-là. Oui, tu l'as bien prouvé! 'Ma chère Louise, je t'aime tant': ta dernière lettre, le pneumatique

Willem Elsschot, pseudonyme d'Alfons de Ridder (1882-1960). (Photo AMVC).

que je relis tous les soirs. Oh, comme tu m'as trompée!

Pourtant, Richard, je ne t'en veux pas».

Dans *Lijmen* (L'arnaque), l'art narratif d'Elsschot s'exprime dans toute sa plénitude. Le titre lui-même renvoie à ce qu'on pourrait appeler l'acte fondateur de toute l'œuvre d'Elsschot: rouler son prochain. Le mécanisme de cette tromperie est commenté dans le roman:

«Je répondis évasivement et lui demandai ce qu'il faisait au juste, lui.

'De l'arnaque,' répondit-il.

Il vit que sa réponse ne m'éclairait guère.

'Enfin, de l'arnaque: je baratine les gens et je les fais signer. Et quand ils ont signé, on les leur livre vraiment à domicile.'

'On leur livre *quoi* à domicile, Laarmans?'

'Leurs exemplaires,' dit l'homme.

Il se remit à rire.

'Les exemplaires de la Revue Mondiale,' expliqua-t-il...»

On dirait qu'ici, Elsschot a voulu se libérer du sentiment de culpabilité qu'il éprouvait, lui qui devait écouler pareillement sa *Revue Continentale Illustrée*. Le passage qu'on vient de citer révèle pour une large part les qualités de simplicité et de naturel de la narration. Dans un café, le narrateur rencontre son ami Laarmans et constate que celui-ci a changé du tout au tout. Laarmans est prêt à lui conter son histoire et pour cela l'invite chez lui. Le rite narratif est ainsi engagé et le lecteur, à son tour, écouterait volontiers le récit de Laarmans.

Commencée comme une *success-story* contée sur le mode ironique, cette autobiographie s'achève en véritable chemin de croix d'un escroc tenaillé par ses scrupules. Au début, Laarmans rencontre Boorman, éditeur de la *Revue Mondiale*, qui l'engage par contrat en

tant que secrétaire de rédaction. Avant toutes choses, Boorman oblige son assistant à troquer le patronyme trop insignifiant de «Laarmans» contre celui, plus commercial, de «Texeira de Mattos»: cette substitution d'identité peut faire redouter le pire. Pourtant le contrat paraît si avantageux, si équitable, que Laarmans ne voit pas quel piège le diabolique Boorman a pu lui tendre. En outre, les affaires marchent tout de suite: les deux compères prennent dans leurs filets un entrepreneur de pompes funèbres et, dans leur chasse infatigable aux nouveaux clients, passent au peigne fin les petites annonces. Boorman possède un flair de fin limier pour détecter les annonces intéressantes et se révèle un maître dans l'art de les analyser:

«Hôtel Washington. - 1100 chambres. - Electricité. - Salles de bains. - Lifts. - Téléphones 16305, 16306, 16307, 16308, 16309, 16310. Tout indique qu'on a là des clients de choix pour la Revue Mondiale. Ces onze cents chambres sont révélatrices: si on compte bien, on n'en trouvera sûrement pas plus de trois cents. Attention, ça ne veut pas dire que ces gens ne seraient pas capables d'héberger onze cents voyageurs, seulement ils en logeraient huit cents dans le quartier, chez l'habitant. Mais ils rédigent leurs annonces de telle sorte que le lecteur se figure une gigantesque bâtisse, un vrai labyrinthe où il ne se risquerait pas sans guide. Et puis les numéros de téléphone! Ils auraient tout aussi bien pu mettre: «16305 à 16310»; mais ils ont préféré une énumération interminable, on entend déjà les sonneries et les appels des standardistes, rien qu'à la lecture de leur annonce!»

Une seule fois, les deux compères se heurtent à un «client» qui les a percés à jour, mais cet échec ne fait qu'aiguillonner leur zèle. Et puis, par hasard, ils frappent un grand coup, l'affaire

de leur vie: ils parviennent à vendre cent mille exemplaires d'un unique numéro de la *Revue Mondiale* à une petite entreprise moribonde, une fabrique de... monte-charges de cuisine. Mais cette transaction léonine ne restera pas sans conséquences pour Laarmans lui-même: elle finira par le miner psychologiquement. Tant qu'il s'agit de lire l'article publicitaire en présence de la débonnaire directrice de l'établissement, Madame Lauwereyssen, Laarmans s'acquitte de sa tâche sans trop de scrupules. Le lecteur lui non plus ne peut réprimer un ricanelement, lorsqu'il compare le style ampoulé, les exagérations et l'ampleur démesurée de l'article au délabrement de l'entreprise et à la nonchalance de sa direction:

«Je repris: 'Où trouvera-t-on encore une fabrique, une forge authentiquement moderne, où l'on lime, l'on forge et l'on tourne, et où le fracas des marteaux déchaîne le tonnerre et l'éclair...'».

Puis Laarmans devra encaisser auprès de cette femme chacune des mensualités du paiement. Cela l'épuise littéralement, surtout lors de la dernière échéance, dont son patron lui a fait cadeau à titre de prime, et dont il essaie vainement de dispenser l'entêtée débitrice. Cette ironie tragique marque profondément le lecteur, qui voit Laarmans de plus en plus mal à l'aise dans son rôle d'escroc. Ne reconnaît-on pas en lui Elsschot et son sentiment de culpabilité profondément enfoui?

Après avoir fait le récit de sa vie, Laarmans se livre à une dernière pirouette, doublement ironique: successeur de Boorman, il essaie de faire signer à son ami le même contrat diabolique qu'il a conclu autrefois avec son employeur. Voilà où la *Revue Mondiale* l'aura mené...

Il serait trop long d'analyser l'ensemble de l'œuvre narrative d'Elsschot, et l'on me pardonnera de me limiter à deux exemples. Tout d'abord *Kaas*, auquel l'écrivain lui-même consacra la rédaction citée plus haut. Une simple citation de ce texte suffira à mettre en lumière les intentions du roman: «Elsschot trouve la notion de publicité trop abstraite pour en faire la matière d'un récit. Mais du fromage, sous la forme bien connue des boules que chacun peut tenir dans sa

main, qui sentent fort, cela au moins, c'est du concret. Et ces fromages incarnent son aversion pour le commerce en général beaucoup mieux que n'eût pu le faire l'idée de publicité. Dès le début, le lecteur pressent que cette pyramide de fromages va s'écrouler, et écraser sous sa masse le malheureux Laarmans.»

Quant à *Het dwaallicht* (Le feu follet), le dernier récit d'Elsschot, on pourrait le définir comme un conte de Noël laïcisé. A Anvers, dans le quartier du port, Laarmans - toujours lui - rencontre trois marins asiatiques et, d'après des indications griffonnées au dos d'un paquet de cigarettes, devrait conduire ces trois orientaux vers leur «enfant Jésus» - la jeune fille qui leur donnera le bonheur, la prostituée au grand cœur qui changera leur vie. Ce genre de félicité, Laarmans, quant à lui, le chercherait plutôt en Orient, du moins dans ses rêves. Mais la quête des étrangers est vaine: leur étoile était un feu follet, luisant de tous côtés mais insaisissable. La jeune fille demeure introuvable. Pourtant l'odyssée de ces quatre hommes n'aura pas été entièrement inutile: entre l'Européen et les trois Asiatiques s'établit un dialogue où l'on échange de profondes considérations sur le sacré et le profane, d'un continent à l'autre. Une petite flamme réchauffe l'obscurité des cœurs. Une fois de plus, l'écrivain donne à son récit une conclusion d'autant plus surprenante qu'il l'a insensiblement, imperceptiblement préparée. Ce que les quatre hommes ont vainement cherché pendant toute une soirée, Laarmans le découvre subitement, et sans aucun mal: le «sanctuaire» où habite la fille de plaisir. Cependant il se garde bien d'entrer; la recherche infructueuse du bonheur, ce beau rêve, est terminée. Ce qui l'attend, c'est la routine quotidienne d'une existence grise.

Je laisse au lecteur le soin de prendre connaissance de la poésie d'Elsschot. Des vingt pièces qui composent le recueil *Verzen van vroeger* (Vers d'autrefois), quatre ont été reproduites ici.

Avec plus de violence encore que dans sa prose, Elsschot réagit dans sa poésie à des situations familiales, sociales et politiques. Il suffit de lire ces poèmes pour se persuader que chacun d'eux pourrait fournir la matière d'un

récit. Pourtant cette poésie est moins narrative qu'accusatrice. La structure de base de tous ces poèmes, ou de presque tous, repose sur la traduction rhétorique d'une situation de communication: un locuteur parlant à la première personne adresse directement un message à un auditeur-récepteur, apostrophé à la deuxième personne. Le contenu de chacune de ces «allocutions» est en outre parfaitement reconnaissable, et pour le destinataire, et pour le lecteur. D'autres moyens rhétoriques viennent renforcer le contact entre émetteur et récepteur. Ainsi la personne apostrophée se voit-elle appelée par son nom; ou bien un envoi resserre et précise les liens entre locuteur et auditeur. Enfin un large éventail de procédés stylistiques (symétrie, antithèse, anaphore) recrée le message en lui donnant la forme d'un «canon» obsédant; le langage ironique, sarcastique et parfois cynique permet au poète d'éviter - de justesse - l'accueil d'une exagération grossière ou d'un sentimentalisme mièvre. On verra comment, dans *Spijt* (Remords), l'auteur exploite toutes les possibilités de la rhétorique pour faire de son poème une sorte d'exorcisme où blasphème diabolique et noir fatalisme s'allient harmonieusement à des remords amers et profonds.

Tout comme sa prose, la poésie d'Elsschot est tragique. Il combat la suprématie du mal et la tyrannie du destin avec les armes pragmatiques et stylistiques de la langue. L'anecdote n'assaille pas le lecteur comme un «fait divers», mais s'empare de lui comme une plainte, un aveu, une protestation, un cri ou un pacte satanique. Car «le tragique est une question d'intensité, de mesure et d'harmonie, de temps de repos, une alternance entre cris d'allégresse, mouvements lents et coups de gong, entre simplicité, sincérité et ricanements sardoniques.» (Elsschot). ■

Willem Elsschot, pseudonyme d'Alfons de Ridder (1882-1960): sa vie et son œuvre en quelques dates

1882 Naissance à Anvers, dans une famille de neuf enfants; le père est un boulanger aisé.

1888-1897 Scolarité peu brillante: le jeune garçon est renvoyé du lycée pour «comportement turbulent». Son professeur, le poète Pol de Mont, lui donne le goût de la langue et de la littérature du «Nord», c'est-à-dire des Pays-Bas.

1897-1901 Vie de bohème; commence à écrire.

1901-1904 Père d'un enfant naturel, Walter; mène à bien des études commerciales; devient employé de commerce.

1905-1908 Secrétaire d'un homme d'affaires argentin «chargé de mission» à Paris; Elsschot séjourne à la pension «Villa des Roses».

1908-1911 Correspondancier dans un chantier naval de Rotterdam.

1908 Il épouse la mère de son fils Walter. Elle lui donnera cinq autres enfants: Adèle (1909), Willem (1911), Anna (1912), Jan (1917), Ida (1918).

1911-1914 Bruxelles: co-éditeur d'une feuille publicitaire, la *Revue Continentale Illustrée*.

1913 Publie *Villa des Roses*.

1914-1918 Pendant la première guerre mondiale, Elsschot est employé au bureau anversois du «Comité national d'aide et d'alimentation».

A partir de 1919, il travaille dans une agence de publicité, d'abord comme associé puis, à partir de 1931, à son compte.

1921 Publie *Een ontgoocheling* (Une désillusion) et *De verlossing* (La délivrance).

1924 *Lijmen* (L'arnaque).

1933-1946 publication de *Kaas* (Fromage, 1933), *Verzen van vroeger* (Vers d'autrefois, 1934), *Tsjip* (1934), *Pensioen* (Retraite, 1937), *Het been* (La jambe, 1938; c'est la suite de *Lijmen*), *De leeuwentermer* (Le dompteur de lions, 1940), *Het tankschip* (Le pétrolier, 1942), *Het dwaallicht* (Le feu follet, 1946).

1948-1960 Hommages officiels: Belgique, 1948: Prix triennal de l'Etat. Pays-Bas, 1951: prix Constantijn Huygens.

1957 Publication du *Verzameld Werk* (Œuvres complètes).

JEF VAN MEENSEL

Professeur de néerlandais.

Adresse: Stationsstraat 73, B-2440 Geel.

Traduit du néerlandais par Philippe Noble.

Willem Elsschot

AAN MIJN MOEDER

Ik heb gedroomd, o moeder,
dat gij op sterven laagt,
en voor het al te sluiten,
mij lang in d'ogen zaagt.

Gij spraakt van eerlijk blijven,
van recht door 't leven gaan;
hebt toen nog eens geglimlacht,
en alles was gedaan.

'k Wou om vergeving smeken,
waarvoor, ik wist het niet,
en bij u nederknielen;
mijn knieën bogen niet.

Toen wist ik dat 'k u nimmer
nog iets vergelden kon.
Uw stem deed mij ontwaken
in 't klare licht der zon.

Daar blonken grote tranen
van heil en droefenis.
En 'k voelde diep in 't harte
wat ene moeder is.

Antwerpen, 1904

Uit: «Verzen van vroeger» (1934).

A MA MÈRE

J'ai rêvé, ô ma mère,
que vous alliez mourir,
et que vos yeux près de se clore
longuement fixaient les miens.

Vous parliez d'honnêteté,
d'une vie droite et claire;
vous eûtes un dernier sourire,
et tout fut consommé.

Je voulais implorer pardon
de fautes que j'ignorais,
et près de vous m'agenouiller;
mon genou ne put fléchir.

Alors je sus que plus jamais
je ne vous rendrais votre amour.
Votre voix vint m'éveiller
dans le clair rayon du jour.

De tristesse et de bonheur,
de grosses larmes roulèrent.
Et j'ai senti au fond du cœur
ce que c'est qu'une mère.

Anvers, 1904

Traduit du néerlandais par Philippe Noble.

Willem Elsschot

TOT DEN ARME

Gij met uw' weiflend' handen
en met uw vreemden hoed,
uw aanblik stremt mijn bloed
en doet mij klappertanden.

Verhalen moet gij niet
van uw eentonig leven,
het staat op u geschreven
wat er met u geschiedt.

De lettertekens spelen
om uwen armen mond,
die kommervolle wond
waarlangs uw vingers strelen.

Het klinkt uit uwen tred,
het snikt in uwe kluchten,
het zippelt uit de luchten
waar gij u nederzet.

Het komt mijn dromen storen
en smakt mij op den grond,
ik proef het in mijn mond
het grinnikt in mijn oren.

Ik zal ter kerke gaan
en biechten mijne zonden,
en leven met de honden,
maar staar mij niet zo aan.

Rotterdam, 1909

Uit «Verzen van vroeger» (1934).

AU PAUVRE

Avec tes mains craintives
et ton curieux chapeau,
ta vue glace mon sang
et fait claquer mes dents.

Ne me raconte pas
ta vie si monotone,
ton histoire est gravée
sur toute ta personne.

Ses mots dansent autour
de ta pauvre bouche,
inquiète blessure
que caressent tes doigts.

Elle résonne dans ton pas,
sanglote dans tes grimaces,
suinte avec les odeurs
qui forment ta demeure.

Elle trouble mon sommeil,
m'accable et me terrasse,
agace mes papilles
et grince à mes oreilles.

Oui, j'irai à l'église
confesser mes péchés
et vivre avec les gueux,
mais détourne les yeux.

Rotterdam, 1909

Traduit du néerlandais par Philippe Noble.

SPIJT

Dat in gemelijke grillen
ik mijn dagen kon verspillen,
dat ik haar voorbijgegaan
of een steen daar had gestaan.

Dat ik heel mijn zondig leven
heb gekregen zonder geven,
dat mij alles heeft gesmaakt,
dat ik niets heb uitgebraakt,

dat ik niet kan herbeginnen
haar te dienen, haar te minnen,
dat zij heen is en voorbij,
bitter, bitter grieft het mij.

Maar de jaren zijn verstreken
en de kansen zijn verkeken.
Moest die kist weer opengaan
geen stuk vlees zat er nog aan.

Priesters zalven en beloven,
maar ik kan het niet geloven.
Neen, er is geen wenden aan:
als wij dood zijn is 't gedaan.

Ja, gedaan. Wat helpt mijn klagen?
Wat mijn roepen, wat mijn vragen?
Wat ik bulder, wat ik zweer?
De echo zendt mij alles weer.

Gij die later wordt geboren,
wilt naar wijze woorden horen:
pakt die beide handen beet,
dient het wijf dat moeder heet.

Antwerpen, 1934

Uit «Verzen van vroeger» (1934).

REMORDS

D'avoir en caprices maussades
gaspillé tant de jours fades,
d'avoir pu la dépasser
comme un caillou sur la chaussée;

d'avoir, dans ma vie de péché,
toujours reçu sans rien donner,
d'avoir, glouton, tout englouti
et de n'avoir rien vomé;

de ne pouvoir recommencer
à la servir et à l'aimer;
de la savoir perdue, défunte,
une amère douleur m'étreint.

Mais les années se sont enfuies,
toute chance s'est évanouie.
Si l'on rouvrait cette bière
on n'y verrait qu'os et poussière.

Les prêtres consolent, promettent,
mais je n'en crois pas une miette.
Non, j'en ai pris mon parti:
quand on est mort, tout est fini.

Oui, fini. A quoi bon se plaindre,
crier, questionner et geindre?
A quoi bon tonner ou jurer?
Bruits par l'écho renvoyés.

Vous tous qui après moi naîtrez,
voici des mots à méditer:
saisissez deux mains qui se tendent,
honorez une mère si tendre.

Anvers, 1934

Traduit du néerlandais par Philippe Noble.

Willem Elsschot

HET HUWELIJK

Toen hij bespeurde hoe de nevel van den tijd
in d'ogen van zijn vrouw de vonken uit kwam doven
haar wangen had verweerd, haar voorhoofd had doorkloven
toen wendde hij zich af en vrat zich op van spijt.

Hij vloekte en ging te keer en trok zich bij den baard
en mat haar met den blik, maar kon niet meer begeren,
hij zag de grootse zonde in duivelsplicht verkeren
en hoe zij tot hem opkeek als een stervend paard.

Maar sterven deed zij niet, al zoog zijn helse mond
het merg uit haar gebeente, dat haar tòch bleef dragen.
Zij dorst niet spreken meer, niet vragen of niet klagen,
en rilde waar zij stond, maar leefde en bleef gezond.

Hij dacht: ik sla haar dood en steek het huis in brand.
Ik moet de schimmel van mijn stramme voeten wassen
en rennen door het vuur en door het water plassen
tot bij een ander lief in enig ander land.

Maar doodslaan deed hij niet, want tussen droom en daad
staan wetten in den weg en praktische bezwaren,
en ook weemoedigheid, die niemand kan verklaren,
en die des avonds komt, wanneer men slapen gaat.

Zo gingen jaren heen. De kindren werden groot
en zagen dat de man die zij hun vader heetten,
bewegingloos en zwijgend bij het vuur gezeten,
een godvergeten en vervaarlijke' aanblik bood.

Rotterdam, 1910

Uit «Verzen van vroeger» (1934).

VIE CONJUGALE

Lorsqu'il lui apparut que les brumes du temps étouffaient la lueur dans les yeux de sa femme, avaient pâli ses joues et labouré son front, il se détourna, rongé d'un dépit mordant.

Il jura, tempêta, se maudit, la toisant sans l'ombre d'un désir, et vit soudain changé en un pensum honni le flamboyant péché - elle le regardait comme un cheval mourant.

Mais elle ne mourait pas; une bouche infernale suçait ses moëlles, mais ses os la portaient. Elle allait sans mot dire, se plaindre ou questionner, frissonnant, mais jouissant d'une santé fatale.

Il pensait: je la tue et brûle ma maison, je libère mes pieds de leur gangue moisie, je traverse les flammes, les eaux, je bondis jusqu'en d'autres rivages auprès d'un autre amour.

Il ne la tua pas: entre rêve et réel s'interposent des lois et des inconvénients, et la mélancolie, mystérieux compagnon, qui s'insinue le soir, précédant le sommeil.

Les années s'enfuyaient. Les enfants grandissaient et voyaient l'étranger qu'ils appelaient leur père, assis au coin du feu, muet et solitaire, immobile, effrayant, sombre comme un damné.

Rotterdam, 1910

Traduit du néerlandais par Philippe Noble.